NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

69 Nº 1 1947

La paroisse, communauté missionnaire

Louis ARTS (s.j.)

p. 72 - 76

https://www.nrt.be/es/articulos/la-paroisse-communaute-missionnaire-2824

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

LA PAROISSE, COMMUNAUTE MISSIONNAIRE (1)

Après « La France, pays de mission » du regretté abbé Godin, voici « Paroisse et communauté missionnaire » de l'abbé Michonneau. La pastorale en France ne chôme pas : d'emblée la Mission de Paris se campe aux avant-postes du ministère moderne. Les auteurs ont l'audace non seulement de voir et d'agir, mais encore de penser et de parler clair. La fille aînée de l'Eglise se révèle d'une allure étonnamment alerte, et presque inquiétante.

Lentement l'idée et l'initiative d'une mission intérieure fait son chemin. Déjà après l'autre guerre, dans la diaspora de Berlin et de Breslau, s'é-

---

(1) Abbé Michonneau, *Paroisse et communauté missionnaire.* Coll. « Rencontres », 21-22. Paris, Editions du Cerf, 1946, 19 × 12 cm., 484 p. Prix : 150 frs français.

taient établies les Gottes-Siedlungen (colonies religieuses). Après l'avènement de Dolfuss en Autriche, des prêtres du Tyrol, réunis en équipe, s'étaient installés, comme « colons de Dieu » en pleine masse, dans les énormes Mietkazernen de Vienne : Karl-Marxhof, Sandleiten, Alt-Simmering, etc. Un peu partout les méthodes d'Action catholique (appelée par Pie XI la *Mission de l'intérieur*) *faisaient crier ou craquer les cadres traditionnels* de l'ancienne paroisse. Vers 1936, en France, Mgr de Solages avait, un des premiers, distingué la tâche conservatrice et l'œuvre missionnaire de la paroisse moderne. La guerre, multipliant les misères et les contacts, dans les paroisses, dans le maquis et dans les camps de prisonniers, accéléra l'évolution. Le génie français, clair, audacieux, méthodique, fit le reste.

A l'appel de « La France pays de mission », l'abbé M. répond par « La paroisse, communauté missionnaire ». Il fait le point, distingue, analyse et décrit les deux sphères de la paroisse. D'abord celle des fidèles : une élite, au sens dangereux du terme : c'est-à-dire séparée de la masse, quelque peu gâtée et gâtant ses prêtres, prise et conservée dans ses « cercles » (encerclée donc !), assez chichement préoccupée de son salut et peu soucieuse du salut de la masse. Pour eux la paroisse fait le décor, plus ou moins somptueux, mais toujours un peu vieillot et inoffensif, de leur vie chrétienne : baptême, communion, mariage, obsèques ; émouvantes ou touchantes solennités : messe de minuit, Rameaux, conférences, et le reste.

Autour de cette élite, qui ne forme plus un noyau, et sans aucun contact avec elle, se meut, s'agite ou vivote la masse des infidèles : les baptisés (?) incroyants. Pour ceux-ci la paroisse ne constitue plus ni un cadre ni un décor ; ils vivent en dehors d'elle, dans leurs corons ou leurs quartiers, disséminés ou ramassés, toujours pulvérisés, mais en même temps polarisés par la pensée, le rythme, l'action collectifs. Pour eux baptême, communion, mariage, s'ils existent encore, n'ont plus guère de sens religieux. Le style « clérical » leur est totalement étranger, sinon odieux.

C'est à cette masse que s'adresse la paroisse missionnaire. Pour les fidèles la pastorale gardera ses offices et services liturgiques traditionnels. Pour attirer, intéresser, enthousiasmer et instruire les infidèles, il faut créer une para-liturgie ; belles fêtes populaires, d'ailleurs dignes et bien stylées, de préférence le soir, à l'église : avec chœurs et chants en français. Peut-être faudrait-il viser à ne donner le baptême qu'aux enfants de familles croyantes et ne pas trop regretter pour les autres d'attendre jusqu'à l'âge adulte, ...comme en pays de missions ; il faudra donner au sacrement de mariage devant ces infidèles toute sa valeur et ses obligations, au risque même de voir quelques-uns y renoncer ; il faudra en réserver l'apparat solennel aux plus méritants, aux plus chrétiens, et non aux plus riches. Il va sans dire que tout se ferait gratuitement ou à des tarifs uniformes : il faut à tout prix que cesse le bruit de l'argent dans le sanctuaire.

Parmi les œuvres, une distinction s'impose : les mouvements d'Action catholique doivent subsister, mais en sauvegardant et développant leur caractère missionnaire : de la masse, pour la masse, dans la masse. Quant aux autres : cercles de dames et messieurs, patronages, scouting, gymnastique, dramatique, mutuelles, syndicats, dispensaires, cliniques, etc., il faut que le clergé s'en décharge, pour se donner entièrement à l'apostolat direct : au contact d'âme avec les adultes : missions de quartiers, visites à domicile, house-parties (petites réunions religieuses à domicile, chez des militants), etc.

L'entreprise vaudra ce que vaut « l'équipe » des missionnaires, animés d'un haut esprit de détachement et d'abnégation totale. Trop souvent nos prêtres de paroisse font figure d'officiers en temps de paix : l'équipe manœuvre en pleine offensive.

Tels sont les grands traits de la méthode : méthode d'essai d'ailleurs, plutôt plan de campagne, simple, rapide, mobile. Il y faudrait les 400 pages de l'abbé M. pour les nuancer et les ajuster.

Les résultats après 5 ans restent fort modestes : on passe de 1000 à quelque 1300 fidèles. Mais n'oublions pas qu'entretemps des milliers d'infidèles ont été touchés, orientés vers Dieu, et vers l'Eglise. Nous n'en sommes qu'au défrichage et au temps des semailles.

Qu'en penser ?

Notre appréciation ici se fera à grands traits : question d'amorcer et d'orienter la réflexion et l'action chez nous. Il nous semble que le livre de l'abbé M. est un ouvrage sain, généreux, largement et profondément bienfaisant. Il se répand très rapidement. Il se lit avidement : on en parle, on se le passe. Il faut l'avoir lu. Il faut aussi le repenser et l'adapter.

Ce que l'auteur fait et dit est fort bien. Il est audacieux et sage, clair et pondéré, entreprenant et réfléchi, vaillant et profondément pieux. On voudrait voir l'abbé à l'œuvre : on se l'imagine en bonnet alpin, soutane au vent, avec un sourire large et héroïque : un prêtre de France 100 % !

Il nous paraît indubitable que la direction où il nous engage, s'impose. Nous devons dégager et assouplir, « mobiliser » notre ministère, pour nous vouer et nous dévouer à l'apostolat direct, au contact d'âme avec les adultes en pleine vie de masse. La critique des « œuvres » est pénétrante et juste, fondée et sérieuse : elle vaut partiellement de nos œuvres. Toute méthode exige évidemment d'être adaptée à chaque milieu en particulier. Telle qu'elle est présentée ici, elle s'adapte et s'impose sans doute à la France, à Paris, à la fameuse banlieue rouge. Dans quelle mesure s'impose-t-elle à nos milieux belges ? Telle est la question qui nous intéresse, et que nous voudrions traiter brièvement (2).

L'auteur est Français : il s'adresse avant tout à ses confrères de France. Chaque peuple a son génie propre. Nos amis les Français ont l'esprit clair et le verbe facile ; ils sont aisément enthousiastes et novateurs. Ils aiment « faire école ». Les Belges parlent et publient moins, peut-être trop peu : ils sont plus réalistes et réalisateurs. Bien des choses présentées par l'auteur ont déjà été pratiquées chez nous, bien que moins hardiment et moins méthodiquement : nous sommes souvent trop exclusivement « pratiques ». L'abbé Michonneau unit admirablement l'action à la réflexion ; il ose autant penser qu'agir : il ne se perd ni dans la pratique ni dans les théories. Il se rend bien compte qu'un essai de cinq années, et d'années exceptionnelles du point de vue pastoral, ne peut fonder des conclusions définitives. Il sait d'ailleurs mieux que personne qu'une œuvre est avant tout un homme et une âme, et qu'une méthode, pour être praticable et durable, doit s'adapter à des talents moyens ; il n'y a que les saints qui puissent se passer de méthode, et encore... Il n'est pas de ces réformateurs en chambre qui ne font que des plans, qui construisent des fours à pain, toujours plus perfectionnés, mais jamais ne mettent la main à la pâte.

Les masses des faubourgs parisiens sont tombées bien bas : le paganisme anarchique les a pénétrées davantage en étendue et en profondeur. Une fois descendues à ce niveau, il devient terriblement difficile de les relever. Le manque de prêtres est en partie la cause, en partie l'effet de cette situation. On obtient de ce fait des paroisses beaucoup trop grandes, des instruments impossibles à manier, décourageant les meilleurs, et les forçant presque à

(2) Nous songeons plus particulièrement aux grandes agglomérations urbaines du pays flamand et de Bruxelles, les seules que nous ayons pratiquées personnellement.

un ministère routinier et formaliste. La famille dans cette masse s'en va à la dérive. Les « œuvres » de plus en plus se réduisent à des petits cercles, acculés à la défensive, écrasés sous un complexe d'infériorité.

Il est clair que ces « œuvres » ne sauraient plus *sauver* une telle situation. Mais la question peut se poser : est-ce que des œuvres actives et adaptées n'auraient pas pu *prévenir* ce triste état ? — La question est assez oiseuse pour la banlieue parisienne : elle ne l'est pas chez nous, en Belgique. Sans doute, il y a chez nous quelques milieux qui valent à peu près la banlieue rouge, et encore !... Mais nous estimons que, dans de très larges secteurs de notre pays, nous pouvons et nous devons prévenir la déchéance *précisément par nos œuvres.*

Si les pauvres missionnaires de France se déchargent des œuvres — c'est-à-dire non seulement des cercles de dames, mais encore des œuvres de charité et d'assistance sociale et syndicale, et encore des œuvres de jeunesse, et surtout des écoles à tous les degrés, — nous supposons qu'ils ne le font pas de gaieté de cœur ? Ils sont peut-être forcés de jeter du lest, fort précieux d'ailleurs, mais qui, dans leur situation, est devenu encombrant ou dangereux. Nous n'en sommes pas là, grâce à Dieu et... à nos œuvres. Il serait dangereux, pour ne pas dire criminel, d'abandonner ou de négliger nos œuvres : le terrain cédé serait occupé immédiatement par l'« autre » c'est-à-dire par l'Etat qui dans beaucoup de pays pourrait se comporter en ennemi. La nationalisation ou l'étatisation de ces œuvres serait d'autant plus désavantageuse, que ces œuvres engagent plus de valeurs morales et religieuses. Chez nous, la morale et la religion se trouvent encore profondément engagées dans les œuvres. On peut être forcé de couper ses filets pour sauver la chaloupe : n'empêche qu'il sera toujours bien plus intéressant de pêcher au filet, que de pêcher derrière à la ligne.

D'autant plus que ces œuvres, pourvu qu'elles soient vivantes, à la page et actives, nous fournissent, d'une façon normale, les meilleures opportunités pour l'apostolat direct. Un fichier peut devenir un mur de carton : il peut aussi bien constituer un contact. Au lieu d'être une tentation de rester chez soi, il peut être une invitation permanente à sortir, pour aller voir ce qu'il y a derrière la fiche.

Les besognes matérielles ou techniques dont ces œuvres nous encombrent, peuvent et doivent être cédées à des laïcs : elles le sont d'ailleurs de plus en plus. Ne vaut-il pas mieux engager et rémunérer des laïcs catholiques dans ces œuvres chrétiennes, que de les abandonner, comme fonctionnaires, aux administrations officielles ?

Quant aux frais qu'elles nécessitent, nous estimons que nos œuvres ont un droit strict à être subsidiées par l'Etat, du moment qu'elles constituent une contribution appréciable et indispensable au bien commun. Les deniers de l'Etat ne seront pas moins judicieusement et fructueusement engagés dans nos œuvres que dans les organisations officielles. Qu'on dresse les bilans, la preuve sera évidente.

Sans doute rien n'empêche les chrétiens de se mêler aux œuvres dites nationales : encore faut-il d'abord que nous soyons nous-mêmes : par nos œuvres justement. Sans personnalité propre, en participant aux œuvres officielles, nous risquons d'en être absorbés : de voir notre caractère spécifiquement et franchement chrétien s'estomper, s'effacer, se « neutraliser ». Et nous savons bien qu'en théorie une œuvre nationale ne doit pas être « neutre » : elle peut fort utilement « confédérer » des institutions libres, en respectant leur caractère confessionnel. Nous sommes même convaincu que cette formule est la seule équitable et viable, chez nous. Mais nous savons aussi, hélas, que nos œuvres officielles sont encore fort éloignées de cette hauteur de vues et de cette largeur d'esprit. Dans ces conditions, il serait

pour le moins hasardeux de dissoudre nos œuvres catholiques. Si, dans les œuvres nationales, nous voulons être le sel qui pénètre et conserve la masse, il faut que le sel soit concentré : il ne faut pas le diluer d'avance. Il est des exigences élémentaires de morale, de discipline, de sacrifice, qui font corps avec le christianisme ; ce n'est pas en les perdant, que l'on pourra regagner la masse.

Il n'est pas évangélique de prétendre que ces œuvres ne sont pas « évangéliques ». Notre-Seigneur a imposé d'emblée à ses disciples la double mission de prêcher l'Evangile, et de soigner les malades, au sens le plus physique du mot. Pense-t-on que Jésus perdit son temps à gagner son pain à Nazareth, ou à jouer avec les petits enfants du peuple, ou à guérir les malades de Galilée ? L'Eglise catholique est là, non seulement pour sauver des âmes, mais pour sauver les hommes. Il est des conditions inhumaines, où la vie simplement chrétienne devient impossible. C'est pourquoi les derniers papes ont loué et promu les œuvres. Presque tous les documents émanant de Pie XII traitent ces questions humaines, en vue d'un ordre chrétien : familial, social, national et international.

Sans doute, chez nous aussi, il y a la masse. Il ne faut pas l'abandonner à elle-même : mais il ne faut pas non plus s'abandonner à elle. Il ne faut même pas « accepter » le fait de la « masse » : il faut prévenir qu'elle ne se forme, il faut la dissoudre où elle s'est formée. La déprolétarisation, par ses moyens multiformes, n'a pas d'autre fin. Il faut « organiser » la masse informe et amorphe, en lui fournissant des cadres et des noyaux. C'est l'essence même de nos œuvres.

Rien n'empêche d'ailleurs que notre liturgie s'adapte davantage au peuple. Qu'est-ce qui empêche un curé zélé de fêter très liturgiquement l'enfance, la jeunesse, le travail, les mamans, la moisson, les malades et toutes les catégories que l'on voudra ? Le rituel romain nous suggère des douzaines de fêtes, aussi populaires que liturgiques.

Quant à la para-liturgie, que préconise l'auteur, nos œuvres la pratiquent généreusement et ingénieusement : veillées de Noël, semaine d'Avent ou de Pâques, fêtes du Christ-Roi, chœurs parlés, que sais-je... Il n'y a qu'à avancer dans cette voie.

Enfin, il nous paraît qu'un missionnaire de Belgique, s'il est doué des nombreux et rares talents que requiert l'auteur pour ses équipiers, qu'un prêtre de cette trempe, avec notre peuple et avec nos œuvres, fera des merveilles. Il nous semble même, qu'un prêtre beaucoup moins doué, grâce à nos œuvres, pourra atteindre un niveau d'apostolat, même direct, où il ne pourrait parvenir sans elles.

Il nous reste à pénétrer nos œuvres de cet esprit missionnaire qui les a fait naître. Certaines d'entre elles — celles notamment qui nous « encerclent » — pourraient tomber sans grand dommage ; elles sont d'ailleurs en général entretenues à peu de frais ! Ainsi nous serions libérés pour activer nos œuvres vives. Celles-ci doivent avant tout viser la masse et s'adapter à elle, ménager des contacts directs et fréquents avec les adultes. Nos prêtres doivent se débarrasser des besognes matérielles, en formant, par les œuvres, des laïcs capables et dévoués. A ce compte nos œuvres pourront aider puissamment à prévenir des déchéances, qu'elles ne seraient plus capables de relever.

Voilà, à notre avis, le principal avantage que notre mission belge peut tirer des initiatives et des directives de la mission de Paris.

Anvers. Louis ARTS, S. I.